Henri Adamczewski

La genèse de l'énoncé ou les opérations de mise en discours

La plupart de nos contemporains se contentent de parler et d'écrire leur langue, sans se poser de questions sur leur aptitude à construire des énoncés, c'est à dire sur "les règles du jeu" qui régissent la fabrication spontanée de ce qu'ils appellent "des phrases". On se trouve ici de façon flagrante en présence d'un authentique non-problème. Cependant le grand public se sent de plus en plus interpelé par un aspect particulier du problème de la production des énoncés, à savoir l'acquisition de leur langue maternelle par les enfants. La récente parution de toute une série d'ouvrages consacrés à ce qui de tous temps avait été considéré comme "allant de soi" est très révélatrice : on commence à vouloir comprendre ce qui se passe chez l'enfant qui s'empare de sa L1. Les titres de ces travaux parlent d'eux-mêmes *: Comment les Enfants apprennent-ils à parler ?* (Jerôme Brunner, Ed. Retz, 1987), *Caroline Grammairienne en Herbe ou Comment les Enfants inventent leur Langue Maternelle* (Henri Adamczewski, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1995), *Les Débuts du Langage chez l'Enfant* (Paule Aymard, Ed. Dunod 1996) , *Comment la Parole vient aux Enfants ?* (Bénédicte de Boisson-Bardies, Ed. Odile Jacob, 1996). A mon avis nous nous trouvons devant un véritable phénomène de société qui augure bien de l'avenir car il permettra de combler peu à peu la lacune culturelle qui caractérise le savoir transmis par l'école – je veux parler du silence quasi-total de l'institution scolaire sur le fonctionnement des grammaires humaines, à commencer par celle de la langue maternelle (parler d'opacification du problème correspondrait mieux à la réalité des faits !)

APPRENDRE DES LANGUES

Un autre facteur contribuera sans doute lui aussi à faire avancer les choses dans ce domaine : c'est le besoin et le désir d'apprendre des langues, qui ont pris ces dernières années une ampleur extraordinaire et qui ne peuvent manquer de poser d'une façon ou d'une autre la problématique du fonctionnement des langues, y compris par contrecoup celui de la langue maternelle. Comment en effet apprendre à manier une L2 si l'on ne s'est jamais posé la question de la production des énoncés, c'est-à-dire celle de la grammaire (au sens fort du terme) grâce à laquelle tout un chacun peut construire à chaque instant l'énoncé dont il a besoin. Certes la prise de conscience de l'activité langagière par le biais de la L1 est encore une idée nouvelle mais j'ai constaté qu'elle passait mieux aujourd'hui (voir le succès du concept "awareness of language" d' Eric Hawkins (1986)) qu'il y a vingt ans (cf. mon *"Montage d'une Langue Seconde*" dans LANGAGES n°39, 1975).

Henri Adamczewski

Le problème de la production des énoncés n'a bien sûr pas échappé aux linguistes mais il a connu des fortunes diverses selon les écoles et selon les époques. Il faut se hâter de dire que le XXe siècle a propulsé le problème de la mise en discours sur le devant de la scène et que le dernier quart de siècle a vu s'opérer un véritable changement de paradigme sur cette épineuse question. La rupture épistémologique qui s'est produite a placé la question de l'AMONT des énoncés au premier plan des préoccupations des linguistes : après une très longue période de son développement consacrée quasi-exclusivement à l'analyse du PRODUIT FINI – l'énoncé, la phrase – la linguistique s'est tournée vers le problème de LA PRODUCTION, l'étude des conditions d'émergence de l'énoncé, de la mise en phrase. Inutile de dire que le changement d'attitude – et d'objectif – que je viens d'évoquer ne s'est pas effectué du jour au lendemain. Comme toujours dans le le domaine de la recherche scientifique, un certain nombre de conditions préalables ont dû être réunies avant que la page ne soit tournée et qu'un nouveau paradigme ne prenne le relais de l'ancien. Ce qui est significatif et inquiétant tout à la fois c'est le décalage épistémologique entre l'état de la recherche d'aujourd'hui en matière de langues et de langage et le savoir dispensé par l'institution (enseignement de la grammaire de L1 et des L2, conception de l'acquisition des langues étrangères, formation des maîtres, structure et contenu des concours de recrutement des maîtres etc.).

Le présent article comprendra deux parties. Dans un premier temps je vais tenter de brosser à grands traits les péripéties qu'a connues le problème de la genèse des énoncés au cours des cinquante dernières années. La deuxième partie sera plus personnelle puisque j'y présenterai mes propres thèses sur la structuration de l'énoncé.

ENERGEIA / ERGON

Wilhelm de Humboldt, le seul grand linguiste allemand du début du XIXème siècle qui n'ait pas participé à la grande aventure de l'indo-européen en grande partie jouée par ses compatriotes (Grimm, Bopp, Schlegel...), a très clairement posé le problème qui est l'objet de cette étude. C'est à lui que l'on doit la dichotomie ENERGEIA / ERGON (1835: *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues),* dichotomie qui faisait nettement la distinction entre l'activité de langage d'une part et le produit de cette activité, à savoir les énoncés résultants, d'autre part. On sait que c'est l'ERGON, la phrase construite, qui accapara l'attention des linguistes et des grammairiens au cours des décennies qui suivirent. Peut-être la préoccupation historiciste qui a été la suite logique de la mise au jour de la famille des langues indo-européennes et de la recherche des lois phonétiques matérialisant les liens de filiation entre ses différents rameaux a-t-elle été pour beaucoup dans cette prédominance de l'ERGON dans les sciences linguistiques.

Ferdinand de Saussure – qui doit beaucoup à Wilhelm Humboldt et au linguiste polonais Jan Baudoin de Courtenay sur ce point – a eu le mérite d'insister sur la nécessité de poser une grammaire virtuelle – la LANGUE – en amont de toute manifestation , orale ou écrite, de la PAROLE. Mais paradoxalement, chez la plupart des émules de Saussure, c'est l'aspect PAROLE qui a pris le dessus – peut-être parce que les vieux schémas rivaroliens n'étaient pas encore totalement effacés selon lesquels l'ordre des mots de la phrase linéaire était un reflet direct de l'ordre de la pensée ?

Toujours est-il que l'on trouve chez Saussure la fameuse théorie des deux axes qui fera fortune chez les structuralistes américains post-bloomfieldiens : l'axe vertical ou paradigmatique et l'axe horizontal ou syntagmatique, qui deviendront l'axe de la métaphore et l'axe de la métonymie chez Roman Jakobson. De tout ceci se dégage **une image de la production du discours où l'axe syntagmatique avance par appels successifs à l'axe paradigmatique**. Que l'on y insiste ou non (c'est d'ailleurs plutôt non) la parole se construit LINÉAIREMENT, un mot en entraînant un autre selon des contraintes de type markovien. La linguistique distributionnelle marquera le triomphe de cette approche qui fait de la langue une COMBINATOIRE bien réglée faite de classes syntaxiques et de mots fonctionnels (la grammaire de Charles Fries comportera quatre classes syntaxiques fondamentales – grosso modo N, V, ADJ et ADV – et quinze classes de morphèmes fonctionnels classés de A à O). Dans les années 1950-60 se poursuit la quête des STRUCTURES FONDAMENTALES (les patrons ou *patterns* de base) : il s'agit des suites privilégiées de catégories syntaxiques que les langues utilisent pour fabriquer leurs phrases.

Les manipulations de Zellig Harris font un peu penser à la machine à fabriquer des énoncés inventée par Swift dans GULLIVER'S TRAVELS (cf. le récit de la visite de Gulliver à l'université de Laputa).

A l'arrière-plan des travaux de cette époque il y a l'intuition juste que les langues fonctionnent grâce à un nombre limité de schémas syntaxiques, que l'extraordinaire foisonnement des phrases d'une langue repose sur l'exploitation répétée d'une poignée de "structures fondamentales" qui constituent le noyau dur de la syntaxe. C'est cette "profession de foi" que l'on trouve dans un ouvrage de Bernard Pottier publié par l'Université de Nancy en 1962: LES STRUCTURES FONDAMENTALES DU FRANÇAIS : "Tout énoncé complexe est simplement l'exploitation de combinaisons fondamentales en nombre très restreint. La langue répète sa structure fondamentale dans ses procédés d'élargissement". En d'autres termes, la créativité langagière s'ex-

plique par le caractère récursif des règles syntaxiques et l'existence de mots de relation (conjonctions, pronoms relatifs...) permettant de combiner les schémas de base. On retrouve ici ce que le grammairien américain Paul Roberts proclame dans une de ses grammaires pédagogiques (PATTERNS OF ENGLISH, 1956): "*Even complicated sentences are seen to consist of a very few familiar patterns repeated and combined in different ways*". La linguistique appliquée de l'époque (entendez l'enseignement des langues) disposait donc d'une théorie générale cohérente du fonctionnement des langues, alors que jusqu'alors on ne mettait en avant que des listes de fréquence lexicales.

LES "PHRASES-NOYAUX"

Les "phrases-noyaux" ("*kernel-sentences*") de Noam Chomsky (du Chomsky de la première époque : 1957-65) ressemblaient beaucoup aux structures fondamentales des structuralistes, aux transformations près. La grammaire algorithmique de SYNTACTIC STRUCTURES souleva l'espoir de voir se construire le modèle de production de phrases qui faisait toujours défaut. Mais force fut de constater que Chomsky n'avait guère d'ambition "langagière", car chez lui les problèmes de "génération" avaient dès le départ pris le pas sur les problèmes de fonctionnement : nulle trace par exemple dans le calcul mécanique chomskien de quelque chose qui rappelât "la connexion" dont un Lucien Tesnière avait eu l'intuition. La règle de réécriture initiale de la grammaire de Chomsky faisait de la JUXTAPOSITION le principe de base de la syntaxe :

S————— NP + VP

ce qui était à la fois une régression théorique et un cul-de-sac. Le traitement du DO anglais trahissait lui aussi l'absence de toute réflexion sur l'opération centrale de toute syntaxe, à savoir la prédication et l'on est forcé de constater que les derniers développements de la théorie chomskienne (la théorie "minimaliste") ne proposent rien de neuf sur la question. Certes on est loin des arborescences naïves des années 60 qui reproduisaient quasiment la chaîne linéaire mais les problèmes majeurs de la grammaire continuent de recevoir un traitement *ad hoc* aggravé par une métalangue qui augmente de façon exponentielle. Pourtant les premiers pas de la théorie chomskienne avaient marqué une rupture fort intéressante avec la rigidité linéariste des théoriciens structuralistes : je pense par exemple à l'analyse innovante du groupe verbal où la désinence temporelle (-s ou -ed) était dissociée du verbe de surface et placée AVANT le verbe : *Peter -ed open the safe*.

Cette façon de faire allait déboucher sur le concept théorique de structure profonde (*deep structure*), concept qui malgré ses limites dans la théorie générative (voir la critique de George Lakoff à la fin des années 60) a certainement contribué à la prise de conscience du fait que les phrases de surface étaient le produit d'un travail de mise en forme dû à la composante transformationnelle de la grammaire et que par conséquent la phrase linéaire était la résultante de toute une série de règles qu'il appartenait au linguiste générativiste d'expliciciter. On n'oubliera pas que toute cette élaboration se faisait en l'absence de toute idée d'énonciateur-constructeur.

GUSTAVE GUILLAUME

Or, le concept de syntaxe profonde était apparu bien avant Chomsky dans l'enseignement de Gustave Guillaume, ce linguiste "hors écoles" dont les idées n'allaient atteindre la notoriété que bien après sa disparition (1960). La "syntaxe génétique", que G. Guillaume opposait à "la syntaxe de résultat", faisait partie d'une approche théorique globale qui touchait de près, elle, le problème de la production des énoncés, à commencer par la dichotomie LANGUE —— DISCOURS qui était au centre de la théorie. On doit à Guillaume une explicitation précise des termes de cette dichotomie puisqu'il élabore des systèmes de représentation propres à la langue (par exemple le système de l'article ou la chronogenèse) qui conditionnent l'émergence du discours. La distinction guillaumienne *faits de langue —— faits de discours* met l'accent sur la nécessité d'expliquer les OBSERVABLES (l'ERGON de Humboldt) par la grammaire responsable de leur production. G. Guillaume a même avancé, sans l'élaborer il est vrai, le concept de "temps opératif" ("le temps d'effection"), situé entre la langue et le discours, au cours duquel s'élaborait le DIRE (ce que l'on appellera plus tard le "travail" (Robert Lafont) ou l'"énonciation" (Benveniste/Culioli). Bien entendu, malgré l'extraordinaire richesse de la métalangue forgée par Gustave Guillaume (cf. l'ouvrage d'André Joly et Annie Boone paru en 1996 aux éditions L'Harmattan : DICTIONNAIRE TERMINOLOGIQUE DE LA SYSTÉMATIQUE DU LANGAGE) et sans vouloir en quoi que ce soit diminuer la portée des intuitions parfois prophétiques de ce linguiste qui est un véritable "hapax" dans l'histoire de la discipline, il faut se garder de lire l'oeuvre guillaumienne avec les yeux du moment présent : le danger de "*reading into the text*" existe pour Guillaume comme pour d'autres linguistes éminents du passé.

Le lecteur aura pu mesurer le chemin parcouru pas à pas, avec des avancées et des reculs, à l'instar des *Sleepwalkers* (Les Somnanbules) d'Arthur Koestler, sur la route menant à une meilleure compréhension du "miracle" permanent que représente la production spontanée des énoncés à partir d'une grammaire mentale qu'il faut bien postuler en amont. La place fait défaut

Henri Adamczewski

pour accorder une place décente aux linguistes qui, au cours du dernier quart de siècle, ont fait avancer le problème. Je me vois contraint de renvoyer le lecteur aux travaux d'Antoine Culioli qui ont donné une impulsion décisive à la recherche sur l'énonciation (au sens de structuration) : ici l'énoncé est le produit de l'opération (λ ε Sit) (lire : lambda epsilon situation), c'est-à-dire qu'une lexis initiale est repérée par rapport à la situation d'énonciation, elle-même composée du sujet et du temps de l'énonciation. On lira avec profit l'ouvrage de M.L. Groussier et C. Rivière : LES MOTS DE LA LINGUISTIQUE. LEXIQUE DE LINGUISTIQUE ENONCIATIVE, Ed. Ophrys 1996) qui expose très clairement l'essentiel de la théorie culiolienne telle qu'elle se présente aujourd'hui. Je ne puis passer sous silence l'apport théorique de Jean-Marie Zemb dont la triade Thème-Phème-Rhème a contribué à montrer l'insuffisance du schéma dyadique dominant Sujet/Prédicat et dont l'oeuvre a révolutionné notre compréhension du fonctionnement de l'allemand. *Last but not least*, je voudrais souligner la contribution substantielle de Claude Hagège à l'enrichissement du champ conceptuel dont il est question ici, tout spécialement sous les espèces de son LANGUAGE BUILDER (John Benjamin, 1993) où il montre de façon très convaincante la part de l'intelligence humaine dans la construction des langues (qui relèverait de la glossogénie chez Gustave Guillaume).

BE+ING, DO, V1 V2, LES MODAUX

Je vais présenter maintenant un axe de recherche qui, quoique héritier incontestable de certaines des approches esquissées dans ma première partie, s'en distingue néanmoins par la façon de poser les problèmes, par la métalangue forgée, par les méthodes d'analyse mises en oeuvre et par les résultats obtenus: je veux parler du modèle métaopérationnel que j'ai été amené à construire à partir de travaux portant au départ principalement sur l'anglais (BE+ING, DO, V1 V2, les modaux) et qui s'est progressivement enrichi d'analyses portant sur une douzaine de langues. J'ai raconté l'itinéraire qui a été le mien dans un petit livre de 137 pages publié en 1996 par les Editions de la TILV (Tribune Internationale des Langues Vivantes) : GENESE ET DEVELOPPEMENT D'UNE THEORIE LINGUISTIQUE . Je me contenterai de reprendre ici un certain nombre de points qui ont un lien direct avec le problème de la mise en discours : il s'agira essentiellement d'outils relevant de la métalangue naturelle tels que le double clavier, les opérateurs de la cohésion discursive, l'ordre des mots dans la chaîne linéaire, les correcteurs de linéarité et l'important problème de la portée de certains opérateurs remarquables.

La tâche du linguiste peut être définie de façon très claire : il s'agit ni plus ni moins de découvrir, à partir des énoncés observés (à partir du discours donc) LA GRAMMAIRE qui a permis de construire les énoncés en question. Autrement dit il faut remonter aux OPÉRATIONS dont l'énoncé est le produit. L'enfant aux prises avec sa langue maternelle réussit pour sa part à maîtriser en un temps record (deux, trois années) les principes de fonctionnement de l'idiome parlé par son entourage (cf. CAROLINE GRAMMAIRIENNE EN HERBE OU COMMENT LES ENFANTS INVENTENT LEUR LANGUE MATERNELLE, Presses de la Sorbonne Nouvelle 1995). Pour arriver au même résultat (découvrir la grammaire derrière les énoncés bruts), le linguiste qui se lance dans cette entreprise doit au préalable se débarrasser de la conception naïve d'une grammaire fondée sur l'assignation directe du sens : ex. l'imparfait français indique que l'action exprimée par le verbe est soit non-achevée soit habituelle. A partir du moment où les opérateurs grammaticaux – qu'il s'agisse de morphèmes indépendants comme DO, TO, BIEN, A, DE, ou de morphèmes liés comme –ING, –A, –AIT ... – seront considérés comme **des traceurs d'opération**, des métaopérateurs dont il faut déchiffrer la raison d'être dans la grammaire totale de la langue, on aura des chances de parvenir à un décodage du système grammatical. Le principe de base de la grammaire métaopérationnelle, c'est non seulement que l'énoncé de surface est le résultat d'opérations mises en oeuvre par un énonciateur porteur de la grammaire d'une langue, mais encore que ces opérations (qu'il appartient au linguiste de découvrir et de spécifier de façon précise) sont d'une façon ou d'une autre récupérables dans l'énoncé linéaire de surface. **En d'autres termes les énoncés observables – le discours – charrient UNE MÉTALANGUE NATURELLE qu'il importe de déchiffrer pour accéder aux opérations ou aux principes grâce auxquels l'énoncé a été produit.** A la limite on pourrait avancer que la clé du déchiffrement de l'énoncé est à chercher dans les termes mêmes qui en constituent la trame ! Ce sont d'ailleurs ces différentes COUTURES visibles qui permettent à tous les enfants du monde de percer le code de leur langue maternelle, en un mot de ré-inventer la grammaire de L1.

Les premiers pas théoriques dans cette espèce d'ARCHÉOLOGIE langagière qui consiste à **mettre au jour des opérations enfouies pendant le processus de mise en discours** ont été réalisés, je l'ai déjà dit, lors du réexamen de problèmes majeurs de la grammaire anglaise, en particulier DO et BE+ING (cf. ma thèse d'état : BE+ING DANS LA GRAMMAIRE DE L'ANGLAIS CONTEMPORAIN, 817 pages, 1976). Je dis "réexamen" car à l'époque les problèmes évoqués étaient considérés comme définitivement réglés par l'écrasante majorité des chercheurs en linguistique anglaise. C'est donc à partir des points de grammaire cités plus haut qu'est né ce qui a fini par prendre le nom de THÉORIE DES PHASES : une

PHASE 1 **rhématique** où un élément fait l'objet d'un choix à l'intérieur d'un paradigme de possibles et une PHASE 2 **thématique** où l'on a affaire à un élément présupposé, préconstruit donc unique (une saisie singulière qui s'oppose à la saisie plurielle de l'étape rhématique). L'opérateur -ING se voyait assigner un rôle purement métalinguistique : celui de marquer la thématicité du groupe verbal (et, j'y insiste, du groupe verbal tout entier et pas seulement du VERBE SEUL comme l'avait cru la tradition). Il n'est pas question de refaire ici la démonstration du fonctionnement de BE+ING (ceux qui auront envie de retourner aux sources liront GENESE ET DEVELOPPEMENT D'UNE THEORIE LINGUISTIQUE (TILV 1996) où les étapes de cette traque grammaticale sont présentées dans leur chronologie) : quelques esquisses rapides suffiront ici pour rappeler l'essentiel de la théorie. Par exemple on peut observer en surface (véritable mine à ciel ouvert qui n'a inspiré aucun de mes prédécesseurs aux prises avec BE+ING !) des successivités remarquables qui présentent le jeu des deux phases, renvoyant tour à tour au présent de phase 1 que certains persistent à appeler "le présent simple" et au présent de phase 2 que l'on a de plus en plus de mal, ici et là, à appeler "présent progressif" :

– If you vote Conservative, you are **voting against your Union.**

– When you fly the Concord , you are **flying the fastest plane in the world**.

– You don't know **what** you are **missing** if you miss it (ici l'ordre de surface est "inversé").

Toutes les grammaires que je connais souligneraient ou imprimeraient en gras respectivement: **are voting, are flying** et **are missing,** c'est-à-dire quelles trahiraient bien involontairement leur conception du phénomène -ING et du même coup leur incapacité à venir à bout des deux paires minimales suivantes (qui, soulignons-le, sont des "classiques" des grammaires depuis des décennies):

1- I leave tomorrow
2- I am leaving tomorrow
3- Peter resembles his father
4- Peter is resembling his father more and more

Le vecteur RHÉMATIQUE ——— THÉMATIQUE propose une solution identique aux deux paires cidessus : dans l'énoncé (1) TOMORROW est rhématique puisqu'il est l'effet d'un choix paradigmatique ouvert (en clair, on pourrait remplacer TOMORROW par TONIGHT ou ON MONDAY), alors que dans (2) TOMORROW fait partie du verbe complexe LEAVE TOMORROW où le choix du complément de temps est déjà bloqué. L'opérateur -ING s'applique à LEAVE TOMORROW et non pas au seul verbe LEAVE. L'opérateur BE permet d'attribuer la propriété LEAVING TOMORROW au sujet grammatical **"I"** , d'où les cas d'emploi propres à ce type d'énoncé (cette analyse date de ...1973 !).

La deuxième paire minimale citée a fait l'objet d'analyses successives au cours des trente dernières années, entre autres celle de Martin JOOS (*Language,* vol.40, n° 3, 1964) et plus récemment, celle de Ronald Langacker (FOUNDATIONS OF COGNITIVE GRAMMAR, Stanford 1987). Les solutions proposées n'ont pas fait avancer d'un pouce le problème posé. La théorie des phases qui prévoit que le statut de FATHER est rhématique dans (3) et thématique dans (4) (où l'on a le verbe complexe RESEMBLE HIS FATHER) *"clinches the argument"* de façon simple, élégante et générale.

Le vecteur RH ——— TH régit également les couples V1 to V2 et V1 V2-ING. On pourrait montrer – je l'ai fait de nouveau dans GDTL (1996) – que –ING opère ici de la même façon que dans BE+ING. Tout dernièrement Jean-Pierre Gabilan a consacré une grande partie de sa thèse (EPISTÉMOLOGIE DES THÉORIES GRAMMATICALES APPLIQUÉES À L'ANGLAIS. LE CAS DE L'OPÉRATEUR -ING, 800 pages, 1996) à une confrontation transthéorique exhaustive et fort convaincante des points de vue relatifs au rôle de -ING dans la grammaire de l'anglais. Il insiste avec force sur le pouvoir saturant de -ING (le fait qu'il porte sur le syntagme verbal tout entier saisi thématiquement), que ce soit dans des énoncés du type *"You are forgetting your umbrella"* ou dans le cas de V1V2-ING comme dans : *"Do you mind drinking alone ?"*, *"he kept looking at his watch"* ou *"stop shouting"*. Dans ce dernier cas il faut se garder du piège de l'interprétation extralinguistique couramment pratiquée qui consiste à dire qu'il faut que quelqu'un crie pour qu'on songe à lui demander de s'arrêter. En fait ce que montre la grammaire anglaise c'est la fermeture du choix au niveau de V2 (le fait que SHOUT précède STOP dans la chronologie des opérations et son statut thématique). On a exactement le même phénomène en français avec les opérateurs À et DE qui constituent euxaussi un microsystème régi par le vecteur RH — TH. Les syntagmes

obliger à travailler
et **empêcher de travailler**

ne relèvent pas de la même chronologie métaopérationnelle puisque TRAVAILLER est saisi rhématiquement (d'autres choix étaient possibles) dans le premier cas et thématiquement dans le second, ce que signale l'opérateur DE. On a affaire ici à une mise en discours moins transparente que dans le cas de TO et -ING puisque l'anglais positionne ses deux opérateurs de façon différente : TO précède V2 alors que -ING est suffixé à V2. Nous rencontrerons d'autres cas d'opacité du discours dans la suite de notre propos.

L'opérateur DO a de tous temps été considéré comme une complication de la grammaire anglaise et a été relégué dans la catégories de ces mots qui ne servent à rien, qui n'apportent rien ni au plan sémantique, ni au plan syntaxique : les mots explétifs (cf. le NE français dans :*"je crains qu'il **ne** manque son train"*). Dans mes travaux DO a joué un rôle moteur considérable : c'est DO qui est à l'origine du modèle métaopérationnel. La métalangue naturelle découle en grande partie de la prise de conscience du rôle de cet outil grammatical si longtemps tenu pour encombrant. En effet un large pan de la grammaire anglaise s'éclaire dès lors que l'on s'aperçoit que la fonction de DO consiste à manifester en surface la soudure prédicationnelle. J'ai assigné ce rôle de LIEN abstrait à DO dès mon ESQUISSE D'UNE THÉORIE DE DO en 1974. Mais DO est exemplaire à plus d'un titre : non seulement il fonde la notion même de langue naturelle mais il est l'exemple le plus "palpable" de l'invariant, d'un invariant dont on ne trouve d'équivalent dans aucune langue européenne. En effet DO apparaît dans trois types d'énoncés : les énoncés emphatiques, les énoncés négatifs et les énoncés interrogatifs (et dans d'autres cas de figure dont nous ne parlerons pas ici) – autrement dit DO est là à chaque fois que le lien prédicationnel est soit mis en relief, soit nié soit encore mis en question. Ce singulier morphème, qui est apparu bien tardivement dans la grammaire de l'anglais (XVII[e] siècle), a une autre vertu, une vertu qui dépasse de loin la seule langue anglaise : DO a ouvert des perspectives nouvelles pour la linguistique générale, pour la théorie des langues et des grammaires puisqu'il manifeste concrètement, qu'il matérialise en surface l'une des opérations centrales de la mise en discours, à savoir la prédication. En un mot ce petit morphème monosyllabique est à lui seul la preuve de l'existence des opérations de structuration en amont de l'énoncé linéaire de surface.

Il a été dit plus haut que -ING saturait le groupe verbal (le prédicat). DO aussi est un saturateur mais c'est sur la relation prédicative qu'il opère. Dans les deux cas (énoncés en BE+-ING et énoncés en DO) nous aurons donc affaire à des relations binaires de type Sujet/Prédicat alors que les énoncés canoniques de Phase 1 (au présent ou au prétérit dits simples) sont de structure ternaire. L'analyse ci-dessus montre l'abîme qui sépare par exemple un énoncé affirmatif de son correspondant négatif : **She opened the window** (relation ternaire, de type rhématique).

She did not open the window (relation binaire, de type thématique : *she/open the window*). On remarquera que le négateur NOT porte sur le lien DID. L'opération de négation ne peut s'appliquer qu'à une relation saturée.

C'est à partir des analyses ci-dessus qu'est né le concept de DOUBLE CLAVIER, une fois que se sont trouvé vérifiées d'une part l'adéquation du vecteur RH——TH à d'autres opérateurs de l'anglais (SHALL/WILL, MAY/CAN, A/THE, THIS/THAT...) et, d'autre part, la pertinence de ce principe d'organisation pour d'autres langues que l'anglais, à commencer par le français (cf. LE FRANÇAIS DÉCHIFFRÉ, Armand Colin 1991). **Le principe de cyclicité** selon lequel les langues exploitent itérativement un principe donné (ici le vecteur RH—TH) a fait son apparition pour la première fois dans CAROLINE GRAMMAIRIENNE EN HERBE où cette extraordinaire systématicité propre aux langues est devenue un argument décisif dans la problématique de l'acquisition de la langue maternelle par l'enfant. Les deux tableaux ci-dessous illustrent le principe d'organisation itérative qui régit le fonctionnement des opérateurs grammaticaux en anglais et en français :

ANGLAIS: (1re ligne : opérateurs RH; 2ème ligne : opérateurs TH.)
-be+ing V1toV2 -s /-ed a this shall some nearly till under...
+be+ing V1V2-ing do/did the that will any almost until below

FRANCAIS :
RH : V1àV2 voici ce...ci un(e) -a (passé) Ø presque ...
TH : V1deV2 voilà ce...là le(la) -ait (imparf) bien quasi...

Une fois mise à jour la systématicité de l'organisation de l'anglais et du français – que rien n'empêche d'étendre à d'autres langues car l'anglais et le français ne sauraient avoir le monopole de l'organisation ! – le modèle de fonctionnement du langage se présente de la façon suivante :

LANGUE————MISE EN DISCOURS————DISCOURS
grammaire mentale — calcul des opérations — énoncés oraux
principes et stock — (énonciateur, contexte — ou écrits
d'opérations — et situation)

Le double clavier nous donne une idée du travail de structuration effectué par l'énonciateur à partir de la grammaire dont il est porteur. On voit nettement que le rôle du constructeur de l'énoncé se limite à choisir les filières qui correspondent à la visée du moment : ceci est particulèrement net si l'on note que le double clavier oppose des éléments assertifs, liés au choix (PHASE 1) à leurs correspondants non-assertifs de la PHASE 2. Ceci montre que l'énonciateur est loin d'être le *deus ex machina* omnipotent que l'on trouve dans certaines présentations.

L'ORDRE DES MOTS

L'ordre des mots dans l'énoncé linéaire représente un sujet inépuisable pour les linguistes et ce depuis des siècles. Il ne pourra s'agir ici que de brefs commentaires sur des exemples significatifs proposés par des langues diverses.

Disons en préambule qu'il faut, avant d'aller plus avant, abandonner la conception rivarolienne de l'ordre des mots, c'est-à-dire la distinction de l'auteur du DISCOURS SUR L'UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE FRANÇAISE entre langues analogues (tel le français) et langues transpositives (le latin, l'allemand) où règneraient l'inversion et toutes sortes d'"entorses" à la raison.

Que l'ordre des mots dans la chaîne appartient à la métalangue naturelle ne fait aucun doute. On citera ici deux énoncés qui ont posé quelques problèmes tout récemment lors d'une révision de la Constitution de la V[e] République :

1- **Le français** est la langue de la République Française.

2- La langue de la République Française est **le français**.

On sait que c'est l'énoncé (2) qui a finalement été adopté suite aux véhémentes protestations de certains pays francophones.

L'homme de la rue est conscient du rôle sémantique qu'est susceptible de jouer le déplacement d'un élément de la chaîne :

Il n'est **pas toujours** là vs. Il n'est **toujours pas** là.

Il remarque aussi la présence dans le linéaire de **balises** qui ne manquent pas de l'intriguer: il en va ainsi du NE dit explétif qui a l'air d'affectionner tout particulièrement les verbes de crainte :

Elle craint **qu'il ne** perde son emploi.

(mais que dire alors de :

Avant que Louis XIV **ne** monte sur le trône...?).

Le mot DONC s'insinue sournoisement dans certains énoncés : c'est ainsi qu'il est obligatoire dans : L'essence augmentera **donc** de vingt centimes à partir du 10 mai prochain.

si dans un premier temps on a annoncé aux auditeurs que le gouvernement avait décidé une hausse de l'essence à cette date. Ces balises indispensables à la cohésion discursive jouent un rôle important dans le chiffrement du linéaire et leur place mérite un développement qui n'a pas sa place ici (voir le chapitre sur BIEN et mon étude de l'opérateur polonais et russe "I" dans LE FRANÇAIS DÉCHIFFRÉ ainsi que mon analyse de l'opérateur métadiscursif polonais BOWIEM dans *Contrastes* N° 6, 1983) .

Il arrive que certaines langues utilisent l'ordre de la chaîne de façon iconique : ce sont les cas où l'organisation du discours linéaire "trahit" la structure intime de l'énoncé. C'est ce qui se produit en anglais pour DO et les modaux par exemple:

Peter **'does** speak Turkish !

You **must** be very hungry

She **may** have missed her bus

On comparera le degré de transparence structurale du français, de l'anglais et de l'allemand dans les trois énoncés négatifs suivants :

Je **ne** connais **pas** Madrid

I **do not** know Madrid

Ich kenne Madrid **nicht**

C'est le français qui masque le plus le fait que ce qui est nié c'est bien la relation *Je/connaître Madrid* et non pas le verbe CONNAIS comme l'affirment toutes les grammaires scolaires !

Parfois les choses se compliquent quelque peu : en anglais l'analyse de WON'T dans l'énoncé suivant peut dérouter :

She **won't** remember me, she was too young.

(elle ne se souviendra pas de moi, elle était trop jeune)

WON'T est la contraction de WILL NOT : le problème dans l'énoncé proposé est de savoir sur quoi porte la négation. Ici NOT fait partie de la relation déjà négativée She / Not remember me:

WILL (assertif/épistémique)

she — Neg — remember me

La même forme WON'T dans:

This door **won't** open !

(cette porte refuse de s'ouvrir !).

renvoie cette fois au modal pragmatique (radical) WILL négativé.

En basque le passage d'un énoncé affirmatif à sa contrepartie négative s'accompagne d'une restructuration symptomatique : l'opérateur, qu'il s'agisse de DA ou DU, vient se positionner à droite du négateur EZ. Le résultat est que le statut thématique de la relation négativée nous est offert à fleur de langue. Qu'on en juge :

Koldo Donibanen bizi DA :

Koldo à Doniban (St Jean-de-Luz) habite.

Koldo EZ DA Donibanen bizi:

K. n'habite pas à D.

J'ai déjà signalé les pièges que pouvait nous tendre le linéaire. Il s'agissait de la fausse symétrie des séries verbales V1 à V2 et V1 de V2 :

Il m'a obligé **à** travailler

Il m'a empêché **de** travailler

Le parallélisme structural que présente la surface fait fi de la différence de statut de TRAVAILLER, statut qui nous est révélé par la nature du "clignotant" À d'une part et DE d'autre part. Cet exemple, dans sa simplicité apparente, nous montre que les opérations langagières ne sont pas ordonnées linéairement. Les mêmes principes de chronologie métaopérationnelle sont à l'oeuvre en anglais dans les couples V1V2:

I saw her **cross** the street

I saw her **crossing the street**

ou encore :

He started **to speak**

He started **speaking**

Voici un exemple contextualisé pour START (on trouvera des énoncés en grand nombre dans mon GDTL) :

He advanced towards the microphone and started TO speak.

I admired him the moment he started SPEAKING.

Le piège du linéaire a empêché les grammairiens de l'anglais de comprendre l'un des points cruciaux de la grammaire de cette langue : je veux parler de la fameuse "forme progressive". Là-aussi une fausse symétrie a brouillé l'aperception de la différence structurale entre les énoncés "à verbe simple" (au présent et au prétérit) et les énoncés en BE+ING. Au lieu de

John washed his car

John was washing his car

La genèse de l'énoncé ou les opérations de mise en discours

Henri Adamczewski

où l'on a la correspondance WASHED / WAS WASHING on a en fait :

John washed his car

John was washing his car

où -ING s'applique au verbe complexe WASH HIS CAR et où le prédicat en -ING s'applique en bloc au sujet grammatical. En fait on passe d'un énoncé transitif avec agent (1er cas) à un énoncé de l'ordre du dire où il est question de l'état de John :

John was washing the car when I arrived.

Ces deux mêmes énoncés au parfait sont encore plus éloquents quant à la distinction qui vient d'être faite :

I have washed my car (je parle de ma voiture)

I have been washing my car (je parle de moi!)

On va retrouver en français la pertinence de l'analyse qui vient d'être rappelée, mais uniquement là où les temps grammaticaux du français présentent un fonctionnement binaire du type + BE+-ING (lire: plus ou moins BE+ING) : il s'agit de la distinction du passé dit simple et de l'imparfait. On lira ailleurs (en particulier dans LE FRANÇAIS DÉCHIFFRÉ) l'analyse que je propose pour rendre compte de cette distinction. Je me contenterai donc de dire que nous nous trouvons ici devant un problème de **phase** comparable à celui qui régit la dichotomie anglaise énoncés "simples"/énoncés en BE+ING et la distinction que l'on trouve dans les langues slaves entre verbes dits "perfectifs" et verbes dits "imperfectifs". L'imparfait français n'est ni duratif (pendant qu'il dormait) ni itératif (tous les dimanches il mangeait au restaurant) ni "journalistique" (le 25 juillet 1909 Blériot franchissait la Manche en avion).

Dans **Pendant qu'il dormait** (je laisse le lecteur contextualiser cet énoncé), PENDANT QUE n'est possible que si l'on dispose déjà du verbe qui suit, d'où l'impossibilité de **pendant qu'il dormit*. On voit que -AIT a pour fonction de signaler le statut thématique du verbe (le choix de ce dernier appartient au passé). La thématicité du verbe ou du complexe verbal peut être due à des déclencheurs divers et variés mais dans tous les cas il y a préconstruction lors de la mise en discours. La portée de -AIT (symbole de l'imparfait) est comparable à celle de -ING en anglais : c'est ce que montre le deuxième exemple :

Tous les dimanches il mang**eait** au restaurant

où l'aspect itératif traditionnellement mis en avant pour rendre compte de l'imparfait provient de l'expression TOUS LES DIMANCHES. L'imparfait (-AIT) signale d'une part que le verbe est ici MANGER AU RESTAURANT (on a donc une relation binaire IL/MANGER AU RESTAURANT) et d'autre part que l'énoncé est orienté à gauche, vers le sujet grammatical qui est dans le collimateur de l'énonciateur. Quant à TOUS LES DIMANCHES il porte sur -AIT, le noeud prédicationnel, et quantifie la relation binaire. L'énoncé au passé simple suivant fonctionne tout à fait différemment car il est le produit d'opérations tout à fait différentes :

Ce jour-là il mang**ea** au restaurant

On se contentera d'attirer l'attention du lecteur sur le statut rhématique de AU RESTAURANT (choix ouvert).

Je ne voudrais pas clore cette rapide esquisse de l'imparfait sans proposer deux exemples particulièrement significatifs et qui contribuent à montrer l'inadéquation des théories couramment mises en avant, y compris dans les grammaires les plus récentes du français où il y a toujours le sempiternel et totalement inopérant "aspect sécant" de l'imparfait :

1. **Six mois plus tôt, il naissait Italien**

(entendu sur France Inter un quinze août).

2. **Cette année-là Christophe Colomb découvrait l'Amérique.**

(Lu sur un panneau au Museum d'Histoire Naturelle de Paris) *Météorite tombée en 1492.*

A propos de (1) on se limitera à attirer l'attention sur le verbe complexe NAITRE ITALIEN. Séparer ces deux éléments serait un contresens. Je pense ici à un exemple proposé par Marc Wilmet dans *Modèles Linguistiques* N° 9, Fasc. 2, dans un article intitulé : *L'Eternel Imparfait* :

Galilée soutint que la terre *tournait* autour du soleil

où seul le verbe TOURNAIT (en italiques dans l'original) était l'objet de l'analyse. Non, ce que soutint Galilée c'est la RELATION "la terre/tourner autour du soleil".

Quant au deuxième énoncé proposé plus haut (2), il devrait être limpide après tout ce qui vient d'être dit.

La place fait défaut pour parler de la mise en discours de l'énoncé dans les langues slaves (notamment en polonais et en russe) qui disposent dès le lexique de couples verbaux régis par le vecteur RH——TH: *rzucic / rzucac* (jeter), *zdradzic / zdradzac* (trahir), *obalic / obalac* (faire tomber), *pozwolic / pozwalac* (permettre), *otworzyc / otwierac* (ouvrir), *wziac / brac* (prendre) etc. L'ancienne théorie aspectuelle, centrée sur le verbe seul (à l'instar de la forme progressive anglaise et des valeurs traditionnellement attribuées à l'imparfait français) se révèle totalement incapable de rendre compte d'énoncés comme les suivants :

Otworz drzwi! (ouvre la porte!)

Nie otwieraj drzwi ! (n'ouvre pas la porte!)

(**nie otworz* est agrammatical).

Inutile de dire que des paires minimales telles que:

– on zwiedzil Ameryke (il a visité l'Amérique)

– a on zwiedzal Ameryke ? (et il l'a visitée , l'Amérique,lui ? (contexte: il n'arrête pas de critiquer l'Amérique: il l'a visitée au moins ?)

seront tératologiques aux yeux des tenants de l'aspect traditionnel. En fait le verbe dit imperfectif entre dans la composition d'une relation binaire qui pourra être itérée ou prédiquée d'un sujet grammatical, comme cela se passe à l'imparfait

français. Le polonais offre de temps en temps, tout comme le français, l'anglais ou le russe, des successivités remarquables qui parlent d'elles-mêmes. En voici une dont les versions française et anglaise sont elles aussi très éloquentes :

Zostalem wezwany, najpierw telegramem, pozniej listem poleconym, do Warszawy . Nie wiedzialem , po co **bylem wzywany**...

(le participe passé WEZWANY du verbe WEZWAC (convoquer) est repris par son homologue thématique WZYWANY (de WZYWAC). On notera aussi l'emploi de l'opérateur ZOSTAC (grosso modo le WERDEN du passif allemand) avec la forme rhématique du participe passé puis le recours à l'opérateur ETRE dans BYLEM WZYWANY (BYLEM est le prétérit de BYC, "être").

Français : Je **fus convoqué** à Varsovie, d'abord par télégramme puis par lettre recommandée. Je ne savais pas pourquoi j'**étais convoqué**.

Anglais: I **was summoned** to Warsaw, first by telegram, then by a registered letter. I did not know why **I was being summoned**.

Après avoir tour à tour montré l'iconicité structurelle qui caractérise certains énoncés puis l'opacité de surface de certains autres, on se penchera pour terminer sur des problèmes d'ordre plus "classiques", ceux que les grammaires réunissent sous l'étiquette "inversion".

L'inversion est obligatoire en français lorsque l'énoncé commence par un modal ou un opérateur du type AINSI ou AUSSI. Dans ces cas-là le français a l'air de s'aligner sur l'allemand où le verbe précède le sujet à chaque fois que l'énoncé commence par un circonstant quel qu'il soit :

morgen fahre ich nach Berlin
(demain je vais à Berlin).

Voici quelques exemples français :

– Peut-être l'avez-vous oublié dans le train ?
– Sans doute as-tu remarqué que nous avons changé la moquette ?
– **Ainsi** va le monde !
– Je n'étais pas bien du tout et il gelait à moins dix. **Aussi** suis-je resté à la maison.

Les problèmes liés à l'assertion qui affleurent dans ce type d'énoncés sont monnaie courante dans la subordonnée allemande. C'est d'ailleurs à cette construction que l'on pense en premier lorsqu'on évoque le problème de l'ordre des mots dans les langues européennes et l'on ne se prive pas d'affirmer que "les Allemands parlent à l'envers !". Donnons-nous quelques exemples de ce phénomène :

1- Er gehörte zu den glücklichen Menschen, **die in Zügen herrlich schlafen können.**(Il appartenait à ces privilégiés (mot à mot "heureux hommes") qui arrivent à dormir sans problème dans les trains).

2- Sie wusste nicht, **dass er die Stadt verlassen hatte.**(Elle ne savait pas qu'il avait quitté la ville.)

3- Es war zehn Uhr morgens und **da es Donnerstag war**, war der Markt in vollem Gang. (Il était dix heures du matin et comme c' était jeudi le marché battait son plein).

4- Er liess das Taxi vor einem Blumenladen halten, **um ein paar Veilchen für Marion zu kaufen.** (Il fit arrêter le taxi devant une fleuriste pour acheter quelques violettes pour Marion).

Ce qui frappe lorsqu'on examine de près les phrases allemandes et leur traduction française, c'est que la grammaire allemande note en surface le statut thématique de la subordonnée, ce qui lui permet de souligner la saturation de ladite subordonnée. Entendez par là le fait que la subordonnée ne comporte plus d'assertion puisqu'il n'y a plus d'élément rhématique. Tous les choix ont déjà été effectués et les relations sont bloquées (comme dans les énoncés anglais en DO). La subordonnée de la phrase 3, à savoir :

da es Donnerstag war

montre son caractère saturé par un simple remaniement de l'ordre des mots. On la comparera à :

es war Donnerstag

où "Donnerstag" est rhématique (un jour parmi d'autres). Avec la conjonction DA, tout change : on utilise le fait que ce soit jeudi pour parler du marché qui a lieu ce jour-là (et pas un autre). En français on a le même ordre des mots dans :

c'était jeudi
et dans : **comme** *c'était jeudi*

Il en va de même dans un énoncé comme le suivant : Est-ce que son mari sait **qu'elle est à Paris** ? dont la contrepartie allemande devra obligatoirement signaler le caractère saturé de la complétive :

Weiss ihr Mann, **dass sie in Paris ist** ?

Prenons la phrase (2) : l'allemand note grâce à l'ordre des mots la saturation de la complétive. *Er hatte die Stadt verlassen*, dans cet ordre, nous apprend que X avait quitté la ville. Dans (2) cette assertion devient un fait dont il est dit que le sujet SIE n'a pas connaissance (*Sie wusste nicht*). J'ai parlé de saturation à propos de DO et de -ING en anglais : -ING sature le groupe verbal tout entier, c'est à dire qu'il le thématise (lui donne le statut thématique). Ce phénomène est facilement percevable dans un énoncé comme le suivant :

It was already a miracle **that she was being transported to Baghdad free of charge**. (Agatha Christie).

Ce qu'il faut bien voir, c'est que tout l'énoncé en THAT est l'explicitation du miracle et que l'opérateur -ING porte sur tout le groupe verbal BE TRANSPORTED TO BAGHDAD FREE OF CHARGE, entièrement thématique. Sans -ING, FREE OF CHARGE serait rhématique, ce qui entraînerait l'agrammaticalité de l'énoncé.

Un problème intéressant surgit lorsque le négateur NICHT se présente en subordonnée. On comparera :

Er versteht **nicht**
(il ne comprend pas)
et Ich denke, dass er **nicht** versteht
(je crois qu'il ne comprend pas)

où NICHT précède le verbe dans la complétive. On admettra facilement que ce NICHT n'est plus porteur d'assertion, qu'il est donc différent de celui de *er versteht nicht*. L'allemand ne dispose pas de deux négateurs comme c'est le cas de l'hébreu par exemple. Dans cette dernière langue le premier **nicht** serait traduit par LO et le deuxième par EJNENO : **Hu lo** mevin vs. ani hosev, se hu **ejneno** mevin.

Il n'est pas inutile de signaler que l'ordre qui caractérise la subordonnée allemande est l'ordre canonique en turc ou en basque.

TURC :

Iyi bir kitap okumak istiyorum
bon un livre lire je veux
(je veux lire un bon livre)

Bu otobüs Istanbul'a kadar gidiyor
cet autobus Istanbul jusqu'à va
(cet autobus va jusqu'à Istanbul)

BASQUE :

Hau atzerritarra gure hizkuntza ikasten ari da
cet étranger notre langue apprendre est en train
(cet étranger est en train d'apprendre notre langue)

Nik zure izena jakin nahi dut
je ton prénom connaître veux
(je veux connaître ton prénom)

L'ordre des mots dans l'énoncé est un fait syntaxique qui nous paraît aller de soi dans notre langue maternelle, qui est tout naturellement la langue de référence à l'aune de laquelle nous jugeons les autres langues. Nous avons vu que l'allemand était un bon antidote à des jugements par trop hâtifs dans ce domaine. Un autre excellent accès à la problématique de l'ordonnancement linéaire de l'énoncé concerne le syntagme prépositionnel. L'étiquette "pré-position" se trouve sérieusement mise à mal lorsqu'on s'aperçoit que bon nombre de langues placent leurs "pré-positions"... après l'élément qu'ils régissent ! C'est le cas du hongrois où "à Paris" (locatif) se dit **Parizs*ban*** et où "de Paris" (provenance) se dit **Parizs*bol***. Le finnois possède une quinzaine de suffixes pour exprimer toutes sortes de relations concernant les noms: "talo**ssa**" (dans la maison), "Pariisi**ssa**" (à Paris), "talo**on**" (vers la maison), "talo**sta**" (de la maison") etc.

Le basque exprime le comitatif (accompagnement) par un suffixe :

amaztea**rekin** signifie "avec ma femme"
(-REKIN = avec)

kanibetarik **gabe** = **sans** couteau

Même une locution conjonctive telle que PARCE QUE peut n'être qu'un suffixe comme un autre et se trouver postposée :

Basque : kanibetarik ez duta**lakotz** = parce que je n'ai pas de couteau .

Le chinois nous surprend de la même façon non seulement en plaçant la relative AVANT l'antécédent (sic !) mais encore en postposant le mot de relation correspondant à notre pronom relatif:

zheiben wo zuotian zai zher mai DE shu
ce je hier ici achetai QUE livre
c'est-à-dire : *le livre que j'ai acheté ici hier.*

Le débutant en portugais se trouve confronté au changement de position des pronoms au passage de l'affirmatif au négatif :

chamo-**me** Jose. (*je m'appelle José*)
nao **me** chamo Jose. (*je ne m'appelle pas José*)

Vou escrever-**lhe** uma carta.
(je vais lui écrire une lettre)
Porque nao **lhe** escreves uma carta ?
(pourquoi ne lui écris-tu pas une lettre?).

Bien entendu les grammaires descriptives signalent le phénomène mais n'en offrent aucune explication. Le résultat ne peut être que catastrophique pour l'apprenant car la juxtaposition de problèmes particuliers ne peut en aucun cas déboucher sur une grammaire cohérente de la langue que l'on essaie d'apprendre.

L'ordre des mots dans le discours est toujours une source d'étonnement pour quiconque aborde une L2 , dès qu'il n'épouse pas strictement celui de la L1, la langue-étalon. Mais, nous l'avons vu, il s'agit d'un problème qui peut facilement dérouter le linguiste, tant sont nombreux les pièges de la linéarité. Le seul remède est un commerce constant avec les langues : ce n'est qu'en multipliant les postes d'observation que l'on a des chances de voir apparaître les lignes de force qui parcourent les langues naturelles. N'oublions pas que toutes se présentent à nous sous les espèces d'une chaîne linéaire où le nombre de solutions métalinguistiques marquant les rapports qu'entretiennent entre eux les éléments de l'énoncé est, par définition, pourrait-on dire, forcément limité : on peut inverser des termes, on peut aussi signaler soit par des mots-outils appropriés soit par des désinences de toutes sortes "le droit d'aînesse" de tel élément par rapport à tel autre (je pense ici à la chronologie qui règle la saisie des éléments constitutifs de l'énoncé). On peut également trouver des balises (*à, de, ne, donc* ...en français, *bowiem* ou "*i*" en polonais , *as, so, till, until* ... en anglais) qui signaleront le statut, l'orientation ou la cohésion de tout ou partie de l'énoncé. La plupart des langues pos-

sèdent des outils spécifiques de la question : **li** (russe), **czy** (polonais), **hal** (arabe), **haïm** (hébreu), **ma** (chinois), **mi** (turc), etc. Ces marqueurs peuvent être placés en tête (les quatre premiers) ou en queue d'énoncé (chinois et turc). Tout ceci montre que la contrastivité, loin d'être une façon anecdotique de pratiquer la linguistique, est au contraire un moyen heuristique puissant. C'est pourquoi Chomsky a tort d'opposer ce qu'il appelle la langue interne (**I-Language**) à la langue externe (**E-Language**) (cf. KNOWLEDGE OF LANGUAGE 1988 ou encore CHOMSKY'S UNIVERSAL GRAMMAR de Vivian Cook 1988) car c'est par le E-Language que l'on peut accéder au I-Language : il n'y a pas d'autre voie. Les principes du I-Language sont bel et bien présents dans le E-Language à condition de se donner les moyens de les voir (il faudrait parler ici du "voir supérieur" dont parlait Gustave Guillaume !). Ce qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que **les hublots** qui permettent de saisir le fonctionnement des langues peuvent varier de langue à langue (il y a, on a pu s'en apercevoir, des langues plus bavardes, plus transparentes que d'autres), ce qui est une raison de plus pour que le linguiste se penche sur le plus grand nombre possible de langues. L'approche devra toujours être simultanément intra- et interlingue. Etudier l'ordre des mots mis en oeuvre par une langue prise isolément est de ce fait une pratique complètement stérile. La clé du problème de la mise en discours est du côté de Babel, à la fois pour poser les bonnes questions et pour suggérer les bonnes réponses.

Henri Adamczewski
Université de la Sorbonne Nouvelle

Kenneth White

Quelques éléments de poétique littorale

Rien de tel que de se mouvoir, sur le plan expressif, entre deux langues, pour avoir le sens du langage. C'est comme la conjonction de la Dordogne et de la Garonne qui vont former la Gironde qui, elle, fonce vers l'océan.

Telle est ma situation, depuis quelques années, entre l'anglais et le français.

À l'orée d'un autre langage…

Notre culture, depuis longtemps, ne considère le langage que comme "moyen de communication". Elle ne s'intéresse qu'à l'Homme en général, ou bien, quand le contexte métaphysique ou historique ne s'y prête plus, à une prolifération de contextes humains (socio-psychologiques) particuliers. Le rapport à l'univers, la possibilité d'un "langage-univers" a été totalement négligé. Tel a pourtant toujours été le but des grandes cultures et de la plus haute poétique.

Avant de fournir d'autres exemples et d'essayer d'ouvrir un champ général, qu'il me soit permis de repérer quelques éléments allant dans ce sens dans mon propre cheminement, et cela *dès le départ*. Dans le premier livre que j'ai publié, on peut lire ceci : "*Ce n'est pas la communication entre l'homme et l'homme qui importe, mais la communication entre l'homme et le cosmos. Mettez les hommes en contact avec le cosmos et ils seront en contact les uns avec les autres*". Dans le livre qui a suivi, il est question d'une "*grammaire de la lune, de la pluie, de la neige et du sapin*". Et dans un livre un peu plus tardif, il est dit que le but du "*grand travail*" est d'"*acquérir les bases d'une grammaire*" et de "*chercher son chemin dans une logique inconnue*".

Poésie ? Certainement. Mais non pas poésie "seulement". Poésie, mais aussi linguistique fondamentale, philosophie première.